

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 90 (1987)

Artikel: La cicatrice capitale : (inédits)
Autor: Pélégry, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-685018>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La cicatrice capitale

(Inédits)

par Georges Pélégry

avec quelques pages musicales de Florent Brancucci

« ... Exprimer l'amour de deux amoureux par un mariage de deux complémentaires, leur mélange et leurs oppositions, les vibrations mystérieuses des tons rapprochés.

» ... exprimer avec le rouge et le vert les terribles passions humaines. »

Vincent Van Gogh
(*Lettres à Théo*, 531 à 534)

Les laboureurs

*Dis-moi! Comment ça pousse dans ta tête, Salope?
... alors qu'il pleut de l'or en larges champs de blé,
large foule en révolte d'un printemps poignardé!*

Un fou vivait armé d'un bouquet d'héliotropes.

*Demain, hier, un jour, dans l'aurore éclatée,
j'y vois des laboureurs suant de tout leur soc
à confondre leurs loques avec la terre aride,
creuser dedans ce siècle des siècles de clarté,
d'amour et de bonheur, des siècles de désordre,
sillon après sillon et rides après rides.*

*Un jour, demain, hier! Et l'urgence galope
dans l'innocence feinte sur des trottoirs d'ennui.
Le cul? – Le cul jamais ne rendra moins médiocre!*

Un fou tirait ses coups au bordel des maudits.

*Comment ça se passe dans ta tête, Salope,
quand du bout de la nuit revient le laboureur
avec son goût amer des bœufs à l'attelage,
et la caresse rude dans son patois du cœur,
et tout plein du soleil préparant un autre âge,
corps à corps, cœur à cœur, comme motte par motte?*

*C'est depuis là qu'on dit qu'il boita de la tête.
Ce « depuis là » c'est quand, dans les silences chagrins?
Hier, un jour, demain, les fous feront la fête!*

Un fou s'était coupé l'oreille d'un assassin!

*Je sens des laboureurs remonter dans ma gorge,
des femmes et des hommes qui retournent le champ
et ce temps imbécile de science et d'inconscience.
Ton fric et tes partouzes, ton hachisch et tes chiens,
comment ça s'entasse dans ta tête, Salope
qui n'en as rien à foutre, et qui t'en portes bien?*

*Ce silence n'est plus, quand tout devait se taire
et laisser trafiguer au dos des sentiments
la médiocrité basse, la lâcheté, les traîtres.*

Un fou vivait toujours sa mort, obstinément.

*Ni à gauche, ni à droite, les chemins de traverse !
Le laboureur s'en va, revient, infiniment,
qu'en coulera son sang jusqu'aux saisons nouvelles.
Un jour, hier, demain, morte-née ou perdue,
O Déesse déchue au parfum d'aigue morte,
comment ça te pourrit dans la tête, Salope ?*

*Hier, demain, un jour, toujours avec ton loup,
ton décor, ton néant, à tricher par mensonge !
Sous ton masque, Salope, le Temps creuse ton trou.*

Un fou baisait sa pute à l'ombre de ses songes.

*Par le vide du ciel, par le sang, la sueur,
laboureur, laboureur, la terre te travaille
jusqu'à l'os de tes membres, aux secousses de ton cœur,
jusqu'aux moissons prochaines debout comme l'Espoir.
Avec l'amour fidèle et fidèle la haine,
tant de Temps à renaître, au bout du Désespoir...*

Les semeurs

*Dès l'aube renaissante, le combat continue!
Retourne ta charrue et dresse tes barricades!
Nous sommes dans dix mille ans, à semer dans nos rues
des pavés inventés, comme un tapis de marbre.
A semer dans nos rues le rut et la révolte,
avec nos solitudes drapées du drapeau noir,
avec nos poings levés dans le soleil-grenade.
Dès l'aube renaissante, la fête continue...*

*Dès l'aube renaissante, je vous appellerai l'Ordure,
Madame qui paisez dans des hôtels de passes,
tout au fond de l'impasse, parmi mes engelures.
Dès l'aube renaissante, je vous appellerai l'Ordure,
Madame qui passiez plus belle que Venise,
de lumière surprise dans ma nuit la plus pure,
plus belle que Venise en traîne du Grand-Canal,
au bal des brumes roses quand valsent les églises.*

*Dès l'aube renaissante, la fête continue!
Nous partîmes cent mille, hommes et femmes et enfants,
à semer dans nos champs leurs cartes perforées
en bouquets d'herbe grasse à brouter par mille ans.
Cent mille nous partîmes pour semer à tous vents
(les lâches oubliés, les traîtresses ignorées)
les germes de l'abondance poussée de vos fumures.
Dès l'aube renaissante, le combat continue...*

*Dès l'aube renaissante, je vous appellerai l'Ordure,
Madame qui pissez sur nos passés de cendre,
quand on joue cent-les-dames au poker des blessures.
Dès l'aube renaissante, je vous appellerai l'Ordure,
Madame qui passiez plus riche qu'Amsterdam
de dentelles opales dans ma nuit de fourrure,
plus riche qu'Amsterdam brodée de pierres fines,
se damnant dans l'eau verte aux soleils des vitrines.*

*Dès l'aube renaissante, le combat continue!
Ç'a dû manquer de baffes, dans vos châteaux de verre!*

*Nous, nous ferons l'amour, l'amour et puis la mue,
comme des fous, toujours, à l'endroit, de travers!
Dans vos matins comptés à genoux dans l'horreur,
nous, nous ferons l'amour, debout, beaux, plus que nus,
à semer dans nos ventres tout l'or de l'univers.
Dès l'aube renaissante, la fête continue...*

*Dès l'aube renaissante, je vous appellerai l'Ordure,
Madame qui pensez en mètres de trottoir
sans jamais partager ni mémoire, ni futur.
Dès l'aube renaissante, je vous appellerai l'Ordure,
Madame qui passiez plus fière que Barcelone
de cambrure sculpturale dans ma nuit de luxure,
plus fière que Barcelone quand ses taureaux s'enflamme
aux pieds des flèches rouges de sa cathédrale folle.*

Dès l'aube renaissante, la fête continue!

*Nous sèmerons des matraques en gerbes d'olivier.
Nous sèmeons des cartes en sourires d'identité.
Nous sèmeons des armures en caresses de fourrure.
Nous sèmeons des soldats en gibier détraqué.
Nous sèmeons des fichiers en parfums matricules.
Nous sèmeons le pétrole en galops de chevaux.
Nous sèmeons l'épargne en banques d'abondance.
Nous sèmeons le travail en chômage créateur.
Nous sèmeons des centrales d'énergie libérée.
Nous sèmeons l'inutile en savoir appliqué.
Nous sèmeons le béton en couleurs désarmées.
Nous sèmeons l'intérêt en confort immobilier.
Nous sèmeons la famine en récoltes super-marché.
Nous sèmeons le péché pour l'amour de l'amour.
Nous sèmeons le désordre moins le pouvoir: LIBERTÉ!*

Dès l'aube renaissante, le combat continue...

Les moissonneurs

*Accourez, accourez,
affamés de bonheur!
Accourez, Compagnons,
O assoiffés d'amour!
Esclaves du labeur
et fous du mois de Mai,
dix mille nuits de douleur
pour mordre enfin le jour!*

*Pour les siècles des siècles
c'est l'Eternelle Aurore
d'abondantes moissons,
d'intarissables sources.
Travailleur, paysan,
artisan, vigneronne,
ramasse, cueille et coupe,
et vendange, et récolte.*

*Tends les mains, Camarade,
voilà les frais légumes,
et voici des caresses
toutes chaudes et des pommes.
Tends ta bouche aux fruits sains
de ces seins qui s'allument,
et qui gonflent et regorgent
de chassagne liqueur.*

*Tends tes yeux sur ces plaines
où tout l'or de ce monde
ondule de blé mûr
sur le ventre des femmes
que ta corne féconde,
prodigieuse vigueur!
Tends ton cœur, Camarade,
et moissonne, et moissonne.*

Et ce rire hysterique d'une femme jeune et belle!

*Oh! ce rire hysterique
en gerbes d'artifice d'un casino bengale,
quand éclate la nuit où pendent quelques ficelles
dans ce miroir obscene où le vide s'étale!*

*Oh! ce rire hysterique,
claque cinglante au cœur du vieux polichinelle
dans le vent symphoniant ses silences antarctiques!*

*Accourez, accourez,
torturés de l'Histoire!
Accourez, Compagnons,
orphelins d'utopie.
O mutilés du cœur
sacrifiés pour la gloire,
dix mille ans de torpeur
pour baiser la folie!*

*Pour l'Espoir de l'espoir
et jusqu'au Temps des temps,
c'est l'infinie richesse
des moissons d'anarchie!
Journaliers, saisonniers,
périodiques, retraités,
de toute éternité
la Vie brûle de vie.*

*Tends ton âme, Camarade,
voilà le feu sacré
et des balles de laine
pour tricoter ta peau.
Tends ton souffle aux baisers
que roucoulent les rivières,
tout mouillés des jésus
qui roulent dans tes os.*

*Tends ta tête à l'espace
qui te pousse essentiel
dans ce triangle saint
de mémoire et de mousse,*

INTRO

chant

Mim LA7 Mim RE

FAHm 5/4 / Si7 Mim Do LAm

FAH7 / Mim Mim LA7 Do Si / #Si7

Mim Si 4/7 9- Si7 Do6 Do# Si

Min RE Mim LAm

Si 4/7 9- Si7 Do6 Do# Si, Si / Si7

Min RE Do Si Mim

RE Si7

*et qui s'ouvre, et qui s'offre,
c'est la rose nouvelle!
Tends ton Tout à l'Amour
quand la Mort te moissonne!*

Et ce rire hysterique d'une femme jeune et folle!

*Oh! ce rire hysterique,
éclaboussures du drame contre les sourdes falaises,
triste jeu de l'actrice maquillant son médiocre
sur une scène déserte quand s'excusent les chaises!*

*Oh! ce rire hysterique
d'une femme jeune et folle!... Envoyez la musique!
...tant ça pue le tragique dans son théâtre-guignol.*

Le faucheur

*Dans les Jardins de l'An Cent Mille,
avant le sacre du soleil,
quand les amants s'huîtrent la perle
et qu'ils s'enchâssent en pleine cible,
un homme s'en va sous le ciel feu,
ses pieds trempés dans les baisers
que lui abreuve la rosée
jusqu'à la corne en son milieu.
Croissant d'acier de lune froide,
sa faux lui rallonge les doigts
pour t'emballer dedans sa loi,
à te faire crisser la machine!*

*Ton champ de fougères et d'espoir,
quand le faucheur t'en fauche à peine
c'est qu'il y broute l'ultime haine
dans l'herbe fauve de ta mémoire.*

*Dans les Jardins de l'An Cent Mille,
un homme s'en va dans la lumière,
sur ta plaine de l'infini,
de l'infernal et du bonheur,
géométriser sa frontière
en aiguisant sa pierre à faux
d'un va-et-vient dans ton tombeau
comme un tabernacle en sueur.
Comme un pont jeté d'arc-en-ciel,
ce cri jésus dans ta poitrine
secouée de vagues sanguines,
c'est la marée des profondeurs.*

*La grappe gorgée de ta vigne,
quand le faucheur t'en fauche un tour,
c'est qu'il y boit de tes amours
la dernière cuvée des saintes huiles.*

*Dans les Jardins de l'An Cent Mille,
sur ta prairie d'os et de peau,
quand on s'y coule dans ce ruisseau
de chaude cicatrice ouverte,
au rythme inventé des souffrances,
du temps compté à coups de faux,
des faux démons, des faux prophètes,
alors qu'il n'est ni dieu, ni maîtres,
tout juste cet homme, là-bas,
enraciné dedans ton ventre,
taureau pur au torse qui tangue
son âge entre vie et trépas,*

*dans ta vallée blonde des anges
quand le faucheur s'enfonce d'un pas,
c'est qu'il te fauche la fin du monde
quand tout s'inonde dans ta blessure.*

*Dans les Jardins de l'An Cent Mille
avec à l'horizon tes seins,
dressés comme la chaîne des Alpilles
aréolées de roses cendre,
marche cet homme aux pattes d'airain,
avec son geste qui se mélange
aux vagues d'or du velours fin
que le vent froisse, frissons fragiles
sous les caresses du pinceau,
de ce pinceau comme une faux
qui rase ta toile de l'aile.
O vol de mes frères corbeaux!*

*Sur tes crêtes de sentiments,
quand le faucheur y grimpe un peu,
c'est qu'il éteint le reste du feu
des mèches folles de tes vingt ans.*

*Dans les Jardins de l'An Cent Mille,
un homme s'en revient de là-bas,
de l'autre côté des Alpilles,
sa faux pendue aux bouts des bras.*

INTRO

S. chant:

8 Sib FAm Sib Sib FM Rém 7/5-

RE

REb Doh Doh

Doh 6/5- Sib 7/5-

Sib FM LA 6

LA 4 LA Rém

Sib FA#m Sib Sib FM S.

LA 6 LA 4 LA 7

REm 9

*Il a crevé ton beau sourire,
il a barré tes yeux d'une croix.
Ta crinière d'algues serpentines,
il l'a fauchée et mise en tas.
Le faucheur revient de là-bas,
de l'autre côté des Alpilles,
seul et rayonnant, dans la nuit
qui tombe y engouffrant l'ennui.*

*O spasmes fébriles de ton corps,
quand tu traverses ton miroir!
Orgasme du dernier combat,
quand ton cœur roule sur le trottoir.*

*SOUS SON CHAPEAU DE SOLEIL NOIR,
L'HOMME A LA GUEULE DE LA MORT...*

Sorrow

*Rien n'existe plus des aquarelles étranges,
des vagues déchirées aux ciels de mes nuits blanches.
Mes aurores livides au goût d'éternité
font des toiles d'artiste dans mes pattes d'araignée.
Messagers d'outre-tombe des fosses du Borinage,
charbonniers de misère, ivrognes, je vous aime
dans vos lits de fagots, pour nos quignons de pain.
L'amour ouvre les prisons par puissance souveraine!
Vincent de l'autre monde, dont je ne suis que l'ombre,
vagabond des cours libres, école de la misère:
paysanne en sabots, courbée dessus la gerbe
sous le poids oppressant d'une destinée sombre,
mangeurs de pommes de terre, ignorés des dimanches,
vieille femme au labeur, mineurs belges qu'on déterre!
A Nuenen, on vend des croix sur le cimetière!
Et ces soleils inaccessibles comme une clameur?
Assassins et victimes, la Tristesse fait la manche
sur ce champ de bataille aux draps tout chiffonnés,
immense parce que si vide qu'y pousseraient des blés,
dans cette chambre où Van Gogh rumine mes pavés!*

*SORROW! SORROW! FILLE DE BORDEL COMME UNE OFFENSE!
LA BONTÉ MÉCONNUE DEPUIS LA TENDRE ENFANCE,
COMMENT LUI DEMANDER QU'UN JOUR ELLE SOIT BONNE?
SORROW! SORROW! PUTAIN, MA BELLE, MA DÉCHÉANCE.*

*Rien n'existe plus des étoiles-grenades
aux nuits mauves criblées de vieux hiboux malades.
Et les humbles et les pauvres, au suicide des saisons,
rentrent dans mes pinceaux et me sucent la raison.
Je dessine la vie et pas des moules de plâtre,
des louves alcooliques et fumant le cigare,
les bras maigres, le ventre lourd et les seins tout flétris:
le visage vêrolé de ce monde bâtard.
Les moulins, les canaux, les symphonies paysannes,
crépuscule en mineur quand rentre le troupeau,
les odeurs de guano, la futaine des sarraus
donnent plus de vérité aux mensonges de mes toiles.*

*Femme cousant ou paysanne nettoyant une marmite,
mère près d'un berceau et ce vieillard pleurant!
En Drenthe on vend, signés Vincent, des regards tragiques!
Et ces cyprès de feu fuyant vers l'infini?
Esclaves et marchands d'or, la Misère nous drague,
dans ces lieux d'abondance aux allures de taudis
si amers qu'une chienne y poserait toute nue,
dans ce bouge où Van Gogh aime Sien et ses petits!*

*SORROW! SORROW! FILLE DE BORDEL COMME L'ANGE BISTRE!
ET CE TRONC SOUS LA FOUDRE QUI N'A PLUS QU'UNE BRANCHE,
ET SE TIENT LÀ, DEBOUT, FIER ET GRAND, ET VAINCU!
SORROW! SORROW! PUTAIN, MA BELLE, MA CICATRICE.*

*Rien n'existe plus des tourmentes sauvages,
des bourrasques de couleurs qui emballaient nos âges,
le vin sur, le sang noir comme un cri de corbeau,
et ce coup de rasoir qui claque comme un drapeau!
Géant sombre, comme la vague contre les rauques falaises,
dans l'orage du désir d'embrasser quelque chose,
«Belle Rachael, garde bien ce trésor!», en souvenir
du type aux tournesols, quand sa boule divague.
Bêtes de somme, filles gueuses, travailleurs de la terre,
petites gens de Provence que je sens, je vous peux
violet sombre, ocre rouge, brume lilas, outremer!
Plante-toi dans la terre, ta tête germera!
Le bêcheur, le bûcheron, les Chaumes à Cordeville,
le semeur, les moissons, les vieillards de l'hospice!
A Arles, on vend son cul contre une oreille d'artiste!
Et ce faucheur fauchant ce qu'il reste de temps?
Chercheurs d'âmes, solitaires, la Mélancolie brade
des coins de sahara au parquet de bois rude,
si arides que mille meules de foin y surgissent
dans ce café de nuit où van Gogh fou s'évade.*

*SORROW! SORROW! FILLE DE BORDEL COMME L'ORDURE!
LA CHAISE DE VINCENT, DE QUEL BOIS ELLE ÉTAIT?
LE FAUTEUIL DE GAUGUIN, QUI DONC L'AVAIT SCULPTÉ?
SORROW! SORROW! PUTAIN, MA BELLE, MA DÉCHIRURE.*

*Rien n'existe plus des glaces de Hollande,
quand mon pinceau se prend pour un pêcher en fleurs
sur le corps de ces jeunes lavandières en sueur,
qui font fondre l'homme abstrait dans sa toile sanglante.
La Solitude, en plus de ce brasier d'enfer
qui brûle dans ton cœur, sans que personne n'y voie
tes messages urgents, viols et cris de couleurs
pour ce siècle navré, pour l'ultime combat!
Voyageur de lumière aux roulettes bohémianes,
dans la ruine, sans monture, soit ton propre cheval!
Quand on y manque la bouffée, c'est alors qu'il faut peindre
les ifs, les saules-têtards, leurs drames ébouriffés!
L'âme de l'homme dans la dèche, gueux, putains ou artistes,
est plus pure que la pierre de toutes les cathédrales!
A Saint-Rémy, on vend quatre murs pour génie triste!
Et ces autoportraits comme un Chemin de Croix?
Aveugles ou clairvoyants, le Désespoir nous ronge.
Et la Mort va bon train pour retrouver l'étoile
si brûlante qu'en fleurit ce coup de revolver
qui alluma van Gogh, quand il se mit les voiles!*

*SORROW! SORROW! FILLE DE BORDEL COMME L'OPPROBRE!
A SURPASSER LA VIE, ON CHAMARRE SON DÉCOR!
ET LA MORT COMME L'ENVIE QU'ÉCLATE L'AUTRE HÉMISPHÈRE,
SORROW! SORROW! PUTAIN, MA BELLE, MON NOIR DÉSORDRE!*

*Rien n'existe plus des chemins de traverse
qui se croisent confus, ici, devant tes pieds.
Et cette route qui se fraie, parmi les champs de blé,
ton allée trop étroite, pour finir en cul-de-sac!
Adieu! vieux camarades! Toi Gauguin, toi Lautrec,
amatueur de bordel, amoureux de Marquises!
Monet, Bernard, Seurat, Cézanne et Paul Signac,
Pissaro, le Facteur, le père Tanguy aussi.
O Théo, mon amour, mon père, mon tout, mon frère!
Tête à tête, cœur à cœur, et misère à misère:
neuf cents toiles, mille études, et toujours moins que rien!
Les toiles blanches crèveraient de peur! Nom de Dieu, quels destins!
Le ciel sombre dans mes yeux, les épis en déroute,
mon esprit en partance comme ce vol de corbeaux!*

*Et à Anvers, on vend du lierre pour nos tombeaux,
et des cartes postales à fleurir l'autoroute!
Ni héros, ni martyrs, le Génie nous dépasse.
Qu'importe ce que tu fais, si tu vois l'infini
de cette Mort qui traîne son orgueil en plein jour,
dans ce siècle sans amour, quand Van Gogh nous embrasse!*

*SORROW! SORROW! FILLE DE BORDEL, MON ESPÉRANCE!
JE VEUX PEINDRE L'AMOUR DE DEUX ENFANTS QUI S'AIMENT,
ROUGE ET VERT, DE PASSION UNIQUE, COMPLÉMENTAIRE,
SORROW! SORROW! PUTAIN, MA BELLE, MA DÉLIVRANCE...*